

(N^o. 18.)

JOURNAL
DES
DAMES ET DES MODES.

29 AVRIL 1799.

L'AMBITION CORRIGÉE.

Conte.

Dans une province d'Ecosse, voisine des montagnes, vivoit un gentilhomme écossois qui avoit hérité de ses pères, pour toute fortune, une petite ferme. Avec du travail et de la conduite, il avoit réussi à donner une bonne éducation à trois fils et une fille. Les fils allèrent chercher fortune, dès que leur âge le leur permit. L'aîné entra au service. Le second alla aux grandes Indes; et le troisième, après un apprentissage de quelques années à Londres, fut associé à une maison de commerce, dont le chef se retira, et laissa le jeune Charles Widdington à la tête des affaires. Sa situation devint florissante, et sa famille s'en ressentit. Il faisoit tous les jours des présens à son père, à sa mère et à sa sœur; et il éprouvoit un plaisir très-doux à répandre de l'aisance dans la maison paternelle.

Il fit connoissance avec un homme qui étoit employé dans les bureaux du gouvernement. Les

*

avis qu'il en reçut le mirent à portée de jouer avec avantage dans les fonds publics; et en très-peu de mois, il réussit à doubler sa fortune. Alors les rêves dorés se présentèrent à son imagination. Il abandonna la carrière dans laquelle il avoit eu des succès mesurés, mais presque certains, pour se jeter dans les spéculations hasardées de l'agio-tage.

Pendant quelque tems il s'applaudit de ce nouvel emploi de ses moyens, et il réalisa des gains considérables. Il vint faire une visite à son père dans l'équipage le plus brillant. Il indiqua quelques réparations à faire dans les bâtimens, il commanda des meubles nouveaux. Il donna à sa mère et à sa sœur des vêtemens et des parures dont elles n'avoient jamais eu l'idée; et il les pria de venir à Londres au printemps suivant, pour que sa sœur Euphémie pût y prendre un peu de cette tournure, de cette aisance, de cette habitude du monde, que la capitale seule peut donner. Elle avoit dix-huit ans. Elle étoit fort jolie; et il se persuadoit que sa propre réputation de richesse procureroit à sa sœur un établissement brillant.

Euphémie n'avoit jamais porté son ambition si haut. L'espoir d'être un jour maîtresse d'une ferme modeste, semblable à celle de son père, satisfaisoit pleinement son imagination; elle ne se laissa point éblouir par les projets brillans du jeune homme. Mais son père en reçut une impression très-différente. A force de raisonner avec son fils de ses espérances, il se monta à une sorte d'enthousiasme sur les nouveaux moyens de fortune qui

s'offroient à lui. Ils formèrent des engagements réciproques, et Mr. Widington assura à sa femme que ses projets ne pouvoient que tourner d'une manière extrêmement favorable à la famille.

Il y avoit déjà deux mois que le jeune homme étoit retourné à Londres, lorsque l'arrivée de deux inconnus répandit le trouble et l'inquiétude dans la maison. Mr. Widington resta longtems enfermé avec deux. Après cette conférence, il parut agité. Il dit à sa femme qu'il étoit absolument obligé d'aller faire un tour à Londres pour les affaires de son fils; mais que ce seroit une absence très-courte. Mad. Widington n'avoit aucune idée des affaires de commerce, mais elle comprit par l'altération qu'elle observoit sur la physionomie de son mari, qu'il avoit quelque sujet d'inquiétude. Elle le questionna avec émotion; mais il parvint à la calmer par l'assurance positive que c'étoit une affaire de peu d'importance, et qui ne pouvoit affecter la fortune de leur fils d'une manière sérieuse et durable.

Jamais M. Widington n'avoit trompé sa femme. Elle ajoutoit une foi entière aux assurances qu'il lui donnoit. Elle parvint donc à se persuader qu'en effet il n'y avoit pas lieu à inquiétude. Sa fille n'y étoit pas disposée; et toutes deux dirent adieu à Mr. Widington sans autre sentiment qu'un léger serrement de cœur, en voyant s'éloigner le maître de la maison, qui depuis quinze ans ne l'avoit point quittée.

Quand il fut parti, Mad. Widington devint plus inquiète, sans savoir pourquoi. Cependant

une lettre écrite de la route lui rendit un peu de calme. Son mari promettoit d'écrire de Londres, aussitôt après son arrivée, et ensuite régulièrement chaque courrier, jusqu'à son retour qui assurément, disoit-il, ne seroit pas renvoyé au-delà d'un mois.

Cependant les jours se passèrent. Deux fois le temps nécessaire pour avoir des nouvelles de Londres s'étoit déjà écoulé, et il n'en venoit aucune. La mère et la fille firent tous leurs efforts pour expliquer ce retard et ne s'en point alarmer. Elles se dissimuloient l'une à l'autre leurs inquiétudes, mais bientôt il n'y eut plus même moyen de se faire quelque illusion; car elles reçurent un exploit qui leur annonçoit la saisie prochaine de tous les meubles, des effets, des bestiaux de la ferme, pour satisfaire aux dettes que M. Widington avoit contractées en répondant pour son fils.

Une lettre que Mad. W. reçut de son mari aggravait ce coup affreux. Il lui apprenoit que son fils, victime d'une confiance mal placée, avoit été complètement ruiné et avoit disparu; que lui-même, ayant répondu pour son fils, avoit été saisi et emprisonné. Il la supplioit de se hâter de se rendre à Londres avec Euphémie pour lui donner quelques consolations et travailler à sa délivrance.

La pauvre femme n'avoit aucun parent qui pût lui donner des conseils et des secours. Elle sentit bien que dans cette épreuve, elle devoit trouver toutes ses ressources en elle-même. Elle s'attacha à soutenir le courage de sa fille. Elles vendirent le peu qu'elles possédoient, pour fournir aux frais

de la route jusqu'à Edimbourg. Elles comptoient y prendre la voiture publique pour se rendre à Londres ; mais cette voie fut jugée trop chère ; on leur procura une chaise qui devoit les conduire jusqu'à Yorck, où elles étoient recommandées à un ami, chargé de leur trouver une manière d'aller qui fût sûre et peu coûteuse.

Les deux premières journées se passèrent sans accident ; mais elles cheminoient avec une extrême lenteur. Le troisième jour, il tomba de la neige. Le conducteur se dit malade : il s'arrêta deux heures dans une petite auberge, sur la route ; ensuite il se prétendit dans l'impossibilité d'aller plus loin. Il dit à Mad. Widington qu'il lui donneroit un autre guide qui les conduiroit jusqu'à une petite ville, à quatre milles de la grande route ; et que de-là, le frère de l'aubergiste chez qui elles se trouvoient les mèneroit jusqu'à Yorck.

Mad. Widington, inquiète de ce changement, et craignant des retards, employa envain toute son éloquence pour engager le conducteur à pousser plus loin. La nuit s'approchoit ; la neige continuoit à tomber ; et la crainte de passer la nuit dans cette misérable auberge engagea Mad. Widington à partir. Il étoit cinq heures quand elles se mirent en route pour cette petite ville. Il y avoit une vaste plaine de bruyères à traverser. La neige continuoit à tomber. Les chevaux avoient beaucoup de peine et furent bientôt fatigués. Le conducteur étoit un personnage fort opiniâtre et fort brutal, qui ne paroissoit pas avoir jamais conduit de voiture, et qui menoit sans précautions, au risque continuel de verser la chaise, ce qui arriva

enfin par la chute d'un des chevaux. Les deux dames en furent quittes pour la peur ; mais une des roues fut brisée ; et après avoir tenu conseil , il fut convenu qu'on chargeroit le bagage sur les chevaux , et que l'on tâcheroit de regagner à pied l'auberge qu'on avoit quittée , car le conducteur avoua qu'il y avoit encore cinq milles à faire pour atteindre la ville , et il étoit nuit.

Mad. Widington et sa fille n'avoient jamais quitté la maison : elles n'avoient aucune idée des difficultés des voyages ; elles se trouvoient dans une position d'autant plus inquiétante , qu'elle étoit toute nouvelle , même pour leur imagination. Rester où elles étoient , c'eût été s'exposer à périr de froid , avant le matin ; et cependant elles n'avoient qu'une foible espérance de parvenir à un abri. Le conducteur lui-même paroissoit fort inquiet ; et la tremblante Euphémie , pendue au bras de sa mère , ne contribuoit pas à donner à celle-ci du courage et des forces.

Après avoir marché quelque temps en cottoyant un bois , le conducteur , qui cheminoit devant avec les chevaux , tourna dans une petite plaine , au bout de laquelle le reflet de la neige leur fit découvrir une haute muraille. Mad. Widington exprima son contentement sur cette apparence d'habitation. Le conducteur , au contraire , parut frappé d'effroi en découvrant cette muraille. Il déclara qu'il s'étoit égaré , qu'il falloit rebrousser chemin , et que sur-tout il ne falloit pas s'approcher de la maison que l'on découvroit. La mère et la fille le questionnèrent alors sur les motifs de sa

répugnance. Il leur répondit que cette habitation étoit fréquentée des esprits. Cette idée n'effraya point les voyageuses ; rien ne leur paroissoit plus à craindre que de passer la nuit sans abri ; et elles insistèrent pour tâcher d'être admises dans la maison. Elles s'approchèrent du mur d'enceinte, suivies de leur conducteur, qui épuisoit envain tous les raisonnemens pour les détourner de leur dessein. Parvenues à une grille qui fermoit la cour, elles découvrirent un vaste bâtiment d'une construction lourde, dans lequel aucune lumière ne se faisoit appercevoir. Elles trouvèrent la chaîne d'une cloche qu'elles tirèrent plusieurs fois envain. Un chien, que le bruit réveilla, s'élança du chenil, et vint aboyer avec fureur contre la grille. La voix du chien eut plus d'effet que le son de la cloche. On vit paroître de la lumière dans la maison. Une figure qu'on ne pouvoit qu'entrevoir vint se montrer à l'une des fenêtres, et disparut bientôt. Le postillon tremblant insista pour la retraite ; mais Mad. Widingthon résolut de s'exposer à tout, plutôt que de mourir de froid dans les neiges.

Une figure, qui ne paroissoit pas la même, ouvrit bientôt après une fenêtre sur la cour ; et une voix tremblante demanda qui étoit à la grille. Les aboyemens continuels du chien permirent à peine à Mad. Widingthon de se faire entendre. Elle répondit qu'elle venoit d'Ecosse avec sa fille, qu'elles alloient à York ; mais qu'elles s'étoient égarées dans les neiges, et avoient rompu leur voiture : elle demanda avec instances un abri pour la nuit.

On ne répliqua point; mais la fenêtre se ferma, et la lumière disparut. Mad. Widington sentoît son courage l'abandonner. La neige tomboit toujours plus fort. Il se passa très-long-tems sans que personne reparût. Le chien, qui ne cessoit d'aboyer, indiquoit cependant aux habitans de la maison que les voyageuses égarées étoient toujours à la porte. Enfin, une figure qu'elles crurent reconnoître pour la même qui avoit paru à la fenêtre, s'avança lentement vers la grille, et leur dit de suivre le mur d'enceinte jusqu'à une autre porte. Elles y parvinrent avec difficulté. Leur épuisement étoit extrême. Après quelques momens, la porte s'ouvrit. Celui qui avoit répondu s'avança. Il portoit d'une main une lanterne, de l'autre une épée nue. Il étoit enveloppé d'une robe noire. Un capuchon noir couvroit sa tête. Son visage étoit long, pâle et maigre. Ses yeux enfoncés paroisoient extrêmement brillans. Il examina les voyageuses, à la lueur de sa lanterne, sans articuler une parole, et sans paroître ému le moins du monde de leur situation angoissante. Enfin, il leur dit d'une voix qui les fit trembler, qu'il avoit juré de ne recevoir jamais aucun étranger dans sa maison, qu'il consentoit néanmoins de manquer à sa résolution en faveur des deux femmes; que pour le postillon, il auroit un abri dans l'écurie. Celui-ci, qui ne craignoit rien tant que d'entrer dans la maison, se tint pour très-heureux de pouvoir l'éviter. Il ne se fit donc pas répéter la chose, et entra avec ses chevaux dans l'écurie que l'introducteur lui indiqua de la main.

Les deux dames suivirent le personnage vers la porte de la maison, où elles trouvèrent une autre étrange figure qui les regarda passer, sans parler. Elles traversèrent un grand vestibule et s'engagèrent ensuite, avec leur guide, dans un corridor très-long. Euphémie n'avoit plus la force de marcher. La fatigue et la peur la faisoient trembler de tous ses membres. Sa mère l'encourageoit à voix basse; mais il lui devint impossible de l'engager à aller plus loin. Elles s'arrêtèrent. Le conducteur et sa lumière disparurent. Alors la personne, qui étoit restée derrière elles, se fit entendre. „N'avancez-vous pas?„ cria-t-il d'une voix qui fit retentir toutes les voûtes. Elles avancèrent en effet, mais à tâtons, et au bout du corridor elles trouvèrent une porte entr'ouverte. Elles entrèrent dans une grande salle à l'extrémité de laquelle étoit le vieillard avec sa lanterne. Il n'y avoit que les quatre murailles dans cet appartement. Leur guide leur fit signe d'approcher. Lorsqu'elles furent auprès de lui, il leur dit d'une voix aigre: „il y a trente-cinq ans qu'aucune femme n'est entrée dans ces murs. Je souhaite de n'avoir pas à me repentir de ma sottise pitié. Je n'ai rien à vous donner. Il y a eu du feu ici aujourd'hui. Je suis obligé, pour ma sûreté, de vous renfermer sous la clef. Il y a un bout de chandelle dans la lanterne. A la pointe du jour, vous partirez.„ — En achevant ces mots, il alla tourner la clef d'une porte de côté, puis il s'en alla par celle où ils étoient entrés, et où l'autre personnage étoit resté en sentinelle jusqu'à ce moment.

La pauvre Euphémie, qui jusqu'alors s'étoit effercée de se contraindre, fondit en larmes en se jetant dant les bras de sa mère, aussitôt qu'elles furent seules. Mais Mad. W. qui étoit encore plus épuisée de fatigue et de terreur, perdit tout-à-fait connoissance. Les allarmes de sa fille redoublèrent en la voyant insensible à ses pleurs : ce fut son tour de déployer toute sa présence d'esprit. Elle prit la lanterne, dans laquelle la chandelle étoit expirante, et fit le tour de la salle avec l'espérance de trouver quelque moyen d'issue ou de secours. La porte que le vieillard avoit paru fermer se trouva ouverte. Elle la poussa. Un coup de vent pénétra dans la salle, mais une obscurité profonde régnait en dehors. Elle se hasarda néanmoins à faire deux ou trois pas; et à la lumière douteuse de sa lanterne, elle entrevit trois ou quatre grandes figures noires debout contre la muraille. Elle crut leur voir faire un mouvement, et elle se retira avec précipitation; essayant, mais envain, de fermer la porte à clef.

Sa mère, qui avoit repris un peu de connoissance, lui fit signe de rallumer le feu, s'il étoit possible. Elle trouva, dans une vaste cheminée, quelques charbons mal éteints, qu'elle parvint à ranimer; et au moyen de deux ou trois petits morceaux de bois, elle réussit à obtenir de la flamme. Elle porta sa mère, plutôt qu'elle ne lui aida à marcher, jusqu'auprès du feu. Elle lui frotta les pieds et les mains; elle se dépouilla de son tablier et de son mantelet pour envelopper sa mère; et enfin celle-ci reprit l'usage de la voix; mais elle avoit

encore le regard fixe et une excessive foiblesse. Euphémie, qui craignoit de voir éteindre la chandelle et le feu, fit encore une fois le tour de la chambre pour tâcher de trouver de quoi entretenir la flamme. Les panneaux de la boiserie étoient dans un tel état de délabrement, qu'elle en détacha aisément plusieurs pièces. Elle en fit une petite provision auprès du feu, et elle redouta moins alors de voir éteindre sa chandelle qui tiroit à sa fin. Elle traîna vers le feu un vieux canapé, sur lequel elle étendit sa mère, et elle se mit à genoux auprès d'elle pour lui frotter les pieds et les mains, et ranimer cette étincelle de vie que le froid et la terreur avoient presque éteinte. Mad. W. s'assoupit, et sa fille se flatta que cet état de torpeur étoit un véritable sommeil.

Euphémie étoit trop émue néanmoins, et elle craignoit trop les apparitions des figures qu'elle avoit entrevues dans la chambre voisine, pour essayer de dormir elle-même. Le vent sifflait horriblement autour de cette habitation désolée. La porte, qui communiquoit à l'appartement voisin, remuait, et faisait un bruit qui faisait tressaillir Euphémie; elle croyoit à chaque instant y voir paroître quelqu'une des figures qu'elle avoit entrevues.

Jamais nuit ne lui avoit paru si longue. Enfin, elle vit les premiers rayons du jour, et elle auroit voulu quitter à l'instant cette triste demeure; mais sa mère paroïssoit hors d'état d'être transportée, et n'eut point la force de faire un pas quand Euphémie lui représenta la nécessité de partir. Alors celle-ci lui proposa d'aller tenter de

trouver quelque rafraichissement qui pût la restaurer. Mad. W. y consentit; et Euphémie se hasarda de nouveau dans la chambre, où elle avoit vu les figures que son imagination lui représentoit comme des revenans. Elle vit alors que les objets de ses terreurs n'étoient autre chose que des paquets de plantes de jardin avec leur graine, qu'on avoit placés debout contre les murs pour les faire sécher à l'ombre. Elle se trouvoit dans une galerie ou vestibule, qui donnoit sur une cour, par une porte vitrée. Elle essaya d'ouvrir cette porte; mais avant qu'elle eût pu y parvenir, elle vit arriver dans la cour un jeune homme en redingote et en bottes, avec un chapeau rabattu sur les yeux, et qui faisoit lentement son chemin au travers de la neige. Le bruit que faisoit Euphémie en secouant la porte, lui fit tourner la tête, et en l'apercevant il parut frappé de surprise. Il vit son dessein; il s'approcha pour lui aider, et parvint à ouvrir.

Ce jeune homme, témoignant toujours la plus grande surprise, s'informa ensuite avec beaucoup de politesse par quel hasard il la trouvoit dans cette maison. Euphémie lui raconta leur aventure en peu de mots. Le jeune homme se hâta alors de lui expliquer que cette maison appartenoit à son oncle; qu'en conséquence de certains chagrins qu'il avoit éprouvés, cet oncle avoit formé la résolution de ne jamais recevoir de femme chez lui; qu'il vivoit dans une retraite absolue depuis un grand nombre d'années; que son avarice étoit excessive; que lui, son neveu, ne prenoit jamais un seul re-

pas dans la maison, et que chaque fois qu'il venoit de la ville voisine voir son oncle, il avoit la crainte de le trouver égorgé pour l'argent qu'on lui supposoit. Il témoigna le plus grand regret de ne pouvoir secourir à l'instant Mad. W. comme il l'auroit désiré. Il conseilla à Euphémie d'offrir de payer la nourriture dont sa mère avoit besoin, tandis que de son côté, il feroit son possible pour lui faire obtenir quelque chose, sans avoir l'air d'être instruit de l'aventure.

Contre toute attente, le vieillard consentit à donner à Mad. W. un lit dans sa maison. Mr. Westcombe, son neveu, fit chercher à la ville tous les secours que l'état de la malade exigeoit. Il fit raccommoder la voiture; et au bout de trois jours, Mad. W. se crut assez forte pour reprendre la route de Londres.

Arrivées dans la capitale, elles eurent à souffrir tout ce que l'ignorance des lieux, des affaires, des moyens, pouvoit ajouter au chagrin de leur position. Elles passèrent plusieurs semaines dans des inquiétudes cruelles. Rien n'avançoit; Mr. Widdington perdoit courage, et sembloit n'avoir plus que la perspective de périr dans sa prison; lorsqu'un jour que sa femme et sa fille étoient auprès de lui, Mr. Westcombe se fit annoncer. Il se présenta comme une ancienne connoissance des deux dames, qui lui témoignèrent toute leur gratitude des secours qu'elles en avoient reçus. Il raconta que son oncle s'étoit laissé mourir de faim, et lui avoit laissé une fortune beaucoup plus considérable qu'il ne l'avoit jamais espéré. Il demanda la

permission de faire hommage de cette fortune à Miss Widington, dont les grâces et les qualités l'avoient charmé; et il espéroit que Mr. Widington n'auroit pas de répugnance à lui devoir sa liberté.

Ces offres généreuses furent acceptées. Quelques jours suffirent pour l'arrangement des affaires du père et du fils avec les créanciers. Le mariage se célébra à Londres. La famille repartit pour l'Ecosse, où le jeune Widington vint joindre ses parens. Il étoit bien guéri de son ambition, et desiroit sur-tout de compenser, par son dévouement et ses soins assidus, les chagrins qu'il avoit causés à son père. Il lui aida à faire valoir sa ferme, qui s'étendit et devint florissante. Les deux jeunes époux s'établirent dans le voisinage. Tous ensemble menèrent une vie douce et tranquille; cet exemple du bonheur de cette famille servit à prouver que, dans les dispensations de la providence, les évènements les plus désastreux amènent quelquefois les résultats les plus desirables.

P A R I S.

Les vrais amans ressemblent aujourd'hui, dans le tourbillon du monde parisien, à ces enfans qui ont perdu leur père ou leur mère dans la foule, et qui les cherchent en pleurant, parmi les milliers de figures étrangères qui s'offrent à leurs regards inquiets, au sein de la multitude qui presse et se confond sur une route ou dans une promenade, dans un jour de fête ou de curiosité. Ils appellent

à grands cris le seul objet qui les intéresse; chaque visage qui s'offre à leurs regards, leur paroît presque un visage ennemi. Leur air chagrin semble dire à tout le monde: *Va-t-en; laisse-moi, ce n'est pas toi que je cherche; tu n'es rien pour moi; je ne te connois pas.*

Il ne sourient qu'aux personnes qui ont quelques traits de ressemblance avec celui ou celle qu'ils connoissent, qui prend soin d'eux et sans qui toute la nature leur paroît morte..... Tous ceux qui passent et repassent devant eux, font à peine attention à leurs cris, sont peu touchés de leur chagrin, et les trois quarts même, loin de compatir à leur situation déchirante, levent les épaules d'impatience et se moquent d'un tourment qu'ils ne peuvent apprécier, parcequ'ils ne l'éprouvent pas. L'égoïsme est la passion dominante de cette masse d'individus à deux pieds qui ne se souviennent plus de ce qu'ils étoient dans leur enfance, et qui ne soupçonnent plus rien de cette heureuse simplicité de cœur qu'ils ont perdue avec leur innocence. Plus on s'est éloigné de la nature, plus on est porté à critiquer ceux qui la suivent. L'Amour est peut-être de tous les sentimens le plus conforme à cette nature dont on parle tant, et cependant l'Amour est la chose la plus rare aujourd'hui; par une de ces bisarreries inexplicables, qui résultent des grandes révolutions, on appellera bientôt *romanesque* tout ce qui est pur et vrai; et tout ce qui étoit *romanesque*, finira par se réaliser. Ces cercles brillans qui s'amuseut d'une passion vraie,

et qui ne croient ni à l'amour d'un homme, ni à la vertu d'une femme, ressemblent assez au renard de la fable, qui dédaigne ce qu'il ne peut atteindre.

M O D E S.

(EXPLICATION DE LA GRAVURE N^o. 19.)

Bonnet au repentir.

C'est un des nombreux effets de *Misanthropie et Repentir*. Nos dames ont senti l'espèce de ridicule qu'il y avoit à pleurer sous un turban ou un chapeau élégamment drappé; elles avoient l'air, en effet, de pleurer par réminiscence, au lieu que sous la simple cornette de paysanne, ce ne sont que les larmes d'une innocente prévoyance qu'elles semblent verser. Pour éviter les fautes d'*Eulalie*, il étoit naturel qu'elles supprimassent dans leur toilette tout ce qui pouvoit donner à leurs charmes cet éclat dangereux qui fixe ordinairement le regard des jeunes séducteurs, et provoque ainsi leurs perfides insinuations. Enfin, elles ont fui ce qu'on appelle les occasions prochaines du péché, pour éviter le péché lui-même.

Aussi, les simples paysannes et les chapeaux de paille, se disputent-ils aujourd'hui l'honneur exclusif de parer les têtes les plus élégantes. L'agrément qu'on remarque sur les bords du bonnet, est une espèce de chenille fournie par les agrémentistes. L'usage la veut blanche comme les petites comètes qui se nouent sur le fond, au haut du bonnet et sous le menton.

Les

Les coiffures plus ajustées, admettent une fleur qui est communément lilas en giroflée.

Robes à manches courtes.

Après avoir plissé ces bouts de manches dans tous les sens, on s'est avisé d'y faire des pinces qui imitent de petits boutons, fantaisie qui vraisemblablement ne se généralisera point.

Toujours des gants longs, assez ridiculement froncés au-dessus du coude.

SPECTACLES DE PARIS.

Déchirée par les uns, applaudie par les autres, *Misanthropie et Repentir* a encore obtenu naguères un triomphe sur ses détracteurs. Une élégante de haut parage occupoit une loge, dans l'intention seulement de rire aux dépens des *pleureurs*; et en effet, durant les trois premiers actes, ce n'étoit que persifflage, que railleries indécentes et triviales qui sembloient lancées à dessein de détourner l'attention des spectateurs les plus proches. Mais aux quatrième et cinquième actes, le mouchoir, qui jusqu'alors n'avoit servi qu'à cacher les éclats de rire, se trouva insensiblement humecté des pleurs involontaires que les passages les plus frappans de la pièce faisoient couler. Et voilà nos esprits forts!

On a donné, il y a quelques jours, une nouvelle parodie de cette pièce, sous le titre: *A tout péché miséricorde.*

Le fond du plan est absolument le même que celui de *Misanthropie et Repentir.* Les auteurs

ont seulement supprimé les rôles tout-à-fait inutiles du baron de Valberg, de Biderman et de Péters ; ils ont conservé la scène du vieillard, et l'ont parodiée par celle d'un mendiant suivi de son chien fidèle. Arlequin est le *Meinau* de la parodie, et le major est remplacé par un chirurgien-major ; Rosalie, au lieu de se repentir comme Eulalie, a le ton fort leste et très-décidé. Les auteurs ont sur-tout critiqué le léger pavillon, le faible pont Chinois, les allées et les venues des deux époux, qui pendant trois ans ne se sont pas rencontrés une seule fois dans le parc, l'amour du major et sa demande précipitée, la promptitude indiscrete de la Comtesse à recevoir Eulalie chez elle sans l'avoir aucunement questionnée, et quantité d'autres détails qu'il seroit trop long de rapporter.

Cette parodie a peu de gaieté : elle est froide, souvent monotone : on y remarque d'assez jolis couplets ; des traits piquans, et une critique souvent juste, mais sans amertume, lui ont mérité des applaudissemens.

Voici un couplet que le public a redemandé :

Couplet d'annonce.

Air d'Arlequin afficheur.

Nous offrons à nos spectateurs
 Une légère parodie,
 D'un fameux drame où les acteurs
 Entraînent la foule attendrie,
 Nous ne possédons pas comme eux
 L'art de pleurer pour vous séduire.
 Aussi nous serons très-heureux
 Si nos larmes font rire.

On a donné le 12 pour la première fois au théâtre des *Variétés* une pantomime nationale intitulée : *Les Amans Piémontois*.

Deux jeunes habitans des montagnes du Piémont, Carlo et Javotta, parcourent les campagnes: une marmotte et une vieille sont leurs richesses. Javotta, jolie paysanne, est poursuivie par un certain Roberto, seigneur piémontois qui, à la tête de ses vassaux met à contribution tout le pays et qui est l'ennemi d'Aurelli, autre seigneur piémontois. C'est sous les murs du château de ce dernier que les deux amans fugitifs cherchent un asyle. Aurelli, encore dans la force de l'âge, conçoit, à la vue de Javotta, les sentimens de l'amour le plus vif: il lui fait les plus douces caresses, étale à ses yeux des bijoux et des pierreries. Mais c'est en vain, Carlo est l'amant préféré. Irrité de ce refus, Aurelli enleve de force et entraîne dans son château la jeune paysanne; Carlo désespéré, voit tout-à-coup arriver le farouche Roberto, qui se prépare à assiéger le château de son ennemi. Le jeune homme effrayé du danger que court son amante, si elle tombe au pouvoir de Roberto, donne l'alarme au château d'Aurelli, qui sort à la tête de ses troupes et revient triomphant après avoir repoussé Roberto. Un vieux concierge, porteur des clefs du château, avoit été forcé par Carlo de les lui remettre, et celui-ci s'étoit surle-champ introduit auprès de sa maitresse. Déjà il l'enleve, lorsqu'Aurelli se présente; Carlo le contient, lui et sa troupe, avec un pistolet; mais on parvient à

le lui enlever, et les deux amans rentrent dans leur prison.

Carlo, séparé de Javotta, trouve une issue ; mais le concierge l'enferme sous clef dans l'appartement voisin où il vient de pénétrer. Aureli fait alors venir près de lui Javotta, à qui il renouvelle ses protestations d'amour et ses offres. Nouveaux refus de la part de Javotta, qui ne s'occupe que de son malheureux amant. A peine Aureli rebuté l'a-t-il laissée seule, que Javotta entend un bruit léger près d'elle. Carlo s'est échappé de sa prison et descend par la cheminée. Le concierge est près de les surprendre : Carlo se cache derrière un paravent, tandis que le concierge et la gouvernante cherchent à distraire, par des lectures, leur jolie prisonnière. Bientôt ils s'endorment, la gouvernante sur un fauteuil, le concierge sur son grand livre, non sans avoir eu la précaution de cacher ses clefs dans le tiroir de la table sur laquelle il est appuyé. Javotta a tout remarqué, et à l'aide de Carlo, qui lève doucement le livre, et par la même raison le concierge assoupi, elle attire la table, la retourne, et ouvre alors facilement le tiroir, d'où elle enlève les clefs. Ils parviennent à ouvrir une fenêtre grillée. Javotta s'échappe, Carlo la suit, mais une décharge de mousqueterie l'arrête, et le force de rentrer : c'est Roberto qui se saisit de Javotta et qui est entré dans le château de son rival par la fenêtre ouverte. Aureli est fait prisonnier. Carlo, après le départ de Roberto, s'arme de l'épée d'Aureli, et suivi du concierge, il vole sur les pas des ravisseurs de son amante.

Il a su rallier les soldats d'Aurell qu'il conduit vers les défilés qui servent de retraite à leurs ennemis. Lui-même prend une cuirasse, cache ses traits sous de larges moustaches, place son monde en embuscade, et, de concert avec le concierge, il feint de l'attaquer à la vue des brigands, et de vouloir le dévaliser. Roberto, qui de loin reconnoit à ce trait que ce jeune homme a du courage, l'enrôle dans sa troupe. Bientôt on amène devant lui Aurelli, prisonnier avec Javotta. Aurelli est condamné à mort et l'arrêt va s'exécuter, lorsqu'on apperçoit au loin sur les montagnes, défilé un convoi. Roberto et sa troupe marchent à sa poursuite. Deux de ses officiers se disputent la possession de Javotta, et se battent pour elle : l'un deux meurt de la main de son compagnon, qu'un coup de fusil étend mort à son tour. C'est Carlo qui, du haut de la montagne, a vu ses brutales intentions et qui les a prévenues par son courage. Soudain il vole au lieu qui sert de cachot à Aurelli; il enfonce les portes et le délivre : puis à la vue de Roberto qui revient vainqueur, il le fait cacher avec ses gens dans leur première embuscade. Roberto arrive sans défiance avec sa troupe, et à un signal que donne Carlo, il est pris par Aurelli, qui le fait conduire en prison avec les complices de ses brigandages. Sa reconnaissance pour son jeune libérateur l'emporte sur la passion qu'il a conçue pour Javotta. Il les unit et les emmène à son château.

L I V R E S N O U V E A U X.

La Cantatrice par infortune ou *les aventures de Madame de N....* écrites par elle-même, 2 vol. in 12 avec fig.

Fidelle à l'usage presque général de tous ceux qui écrivent leurs mémoires imaginaires, *la Cantatrice par infortune* commence son récit par une protestation authentique de la vérité de ce qu'il contient. On sent bien qu'elle ne manque pas d'assurer qu'elle a soigneusement déguisé le nom des personnes dont elle aura occasion de parler, et que son manuscrit ne paroitra *qu'après sa mort*. Après ces phrases *de costume*, elle apprend au lecteur qu'elle fut élevée dans une petite vallée des Alpes par une paysanne dont elle se croyoit la fille. Aigrie par les mauvais traitemens qu'on lui prodigue sans cesse, elle se sauve un jour sans savoir où elle va. Réfugiée dans une caverné pour y passer la nuit, elle trouve une bourse pleine d'or dans la poche d'habit d'un squelette, s'en empare, arrive à Briançon, se loge chez un Mde Mignard, et, de l'argent que le hasard lui a procuré, elle achette des habits aussi différens de ceux qu'elle portoit jadis, que le nouveau train de vie auquel elle s'abandonne est peu d'accord avec celui qu'elle menoit au milieu de ses prétendus parens. Un officier françois, le marquis de Brianville, devient amoureux d'elle et promet de l'épouser aussitôt que des arrangemens de famille le lui permettront. Aveuglée par son amour, égarée par la tendresse de son amant, elle s'abandonne à lui dans un moment

de foiblesse. Quel est son désespoir, lorsqu'elle apprend le lendemain que le marquis est parti. Sans argent, sans ressources, prête d'accoucher, elle se décide à partir pour l'Italie, croyant y rencontrer son amant qui doit être à l'armée. Arrivée à Milan, elle trouve, au lieu de celui qu'elle cherchoit, une multitude d'aventures dont la suite la force à se faire actrice. Une continuité de malheurs la conduit à Paris où elle rencontre le marquis toujours fidelle, toujours amoureux, mais dont le mariage est arrêté avec une héritière fort riche. On pense bien qu'il n'étoit pas coupable, et qu'une violence de la part de sa famille avoit seule causé son départ subit de Briançon. Une lettre de recommandation conduit notre héroïne positivement chez Mde de Termond, mère de la future épouse de marquis : cette Dame se prend pour elle d'une belle passion et lui donne un logement dans son hôtel. Mlle. de Termond est vivement éprise d'un laquais de sa mère, si bien même que *la Cantatrice* la surprend une nuit dans le jardin avec ce laquais. De ce commerce résulte une grossesse, et c'est là où nous avouerons que nous avons été peu satisfaits de la délicatesse de l'amour de *la Cantatrice*. Non-seulement elle ne veut pas avertir le marquis son amant, de la foiblesse de la femme qu'il doit épouser, mais encore elle pousse l'héroïsme de la reconnoissance jusqu'à le presser de donner la main à cette femme, et cela (on aura de la peine à le croire), même après que le marquis a, par hasard, découvert la grossesse. Arrive, pour finir le roman, une Mde de Pert, femme perdue

de débauches et de crimes, dont il a été plusieurs fois question dans le cours de l'histoire et dont l'héroïne avoit reconnu depuis longtems qu'elle étoit la fille. Cette Mde de Pert, sœur de la paysanne qui a élevé *la Cantatrice*, a été la nourrice de Mlle de Termond; par un beau mouvement de repentir, elle avoue qu'elle a échangé l'enfant qu'on lui avoit confié contre le sien propre, de manière que *la Cantatrice* devient comtesse et épouse le marquis, tandis que la prétendue héritière se voit réduite à n'être que la femme de son cher laquais.

Telle est l'analyse de ce roman, où l'on trouve des caractères fort bien dessinés et des réflexions judicieuses, mais dont l'intérêt est peu soutenu; les invraisemblances et *les heureux hasards* y sont peut-être un peu trop communs. Le style en est généralement assez coulant.

A N E C D O T E S.

Un Suisse avoit été posté à la porte d'une salle d'assemblée. Il lui avoit été ordonné de ne laisser entrer que ceux qui auroient des billets. Un homme de qualité se présente avec sa compagnie; le Suisse, qui ne lui vit point de billets, lui dit brusquement: *Entrer dedans point*. Jamais on ne put le fléchir que lorsque l'homme de qualité s'avisa de lui dire: *Moi ne vouloir point entrer dedans, mais vouloir sortir dedans.*— *Ah! pour sortir bon,* dit le Suisse, *mais pour entrer point;* et alors il le pousse lui-même dans la salle. Combien de per-

sonnes ressemblent à ce Suisse, et ne s'arrêtent qu'au mot!

On demandoit à un Suisse si son maître y étoit : Il n'y est pas. — Quand reviendra-t il? — Lorsque Monsieur, répondit le Suisse, a donné ordre de dire qu'il n'y est pas, on ne sait pas quand il reviendra.

Deux soldats aux gardes et un Suisse buvoient ensemble plusieurs bouteilles de vin dans une cour; et comme il pleuvoit, le Suisse avoit soin, toutes les fois qu'on lui versoit à boire, d'élever son chapeau au-dessus de son verre, de peur qu'il n'y tombât une goutte d'eau.

On a fait ce conte d'un Suisse qui se sentoit indisposé. Il alla consulter un médecin, qui lui ordonna un lavement le soir, le lendemain matin une saignée et un lavement, et le matin du jour suivant une médecine. Le Suisse, étant retourné chez lui, fit réflexion qu'il avoit un voyage à faire le lendemain. Comme il ne pouvoit pas retarder ce voyage, il s'avisa de prendre le soir même tout ce que le médecin lui avoit ordonné, et partit sans songer depuis à son mal.

Un peintre se glorifioit, devant Apelles, de peindre fort vite. On le voit bien, répondit ce célèbre artiste.

On demandoit à un peintre célèbre par quel moyen il étoit arrivé à un si haut degré de perfection dans son art: *c'est en ne négligeant rien*, répondit-il.

Des courtisans de l'empereur Auguste lui présentèrent un jeune Grec qui lui ressembloit trait

pour trait. On rapporte, à ce sujet, que l'empereur, après l'avoir long-tems examiné, lui demanda, en plaisantant, si sa mère étoit venue à Rome? *Non, seigneur*, lui répondit le jeune Grec, qui sentit où tendoit la question, *mais mon père y est venu plusieurs fois.*

On parloit, dans une compagnie, de la métempsycose: quelqu'un, qui comptoit faire une bonne plaisanterie, répondit qu'effectivement il se souvenoit d'avoir été le veau d'or. Vous n'en avez perdu que la dorure, lui répartit une dame assez plaisamment.

Un prince avoit choisi un homme très-ignorant pour être son bibliothécaire. C'est, disoit une jolie femme, le serrail qu'on a donné à garder à un eunuque.

P O É S I E.

Les nouveaux soupers de famille (conte parisien).

Chez la nouvelle Angot, je soupois l'autre soir,
En fort nombreuse compagnie.

Un tel mélange étoit piquant à voir
D'un de nos bais masqués on eût dit la copie.
Un courtaut de boutique, un garçon perruquier,
De nos défunts marquis affectoient la tournure,
Et Margot et Suzon, d'un air très-roturier,
De Vénus portoient la ceinture.

C'étoit en abrégé tous les sots de Paris.

Je riois fort de cette bigarrure,
Et je buvois d'autant, car les vins bien choisis,
N'étoient pas frelatés ainsi que les convives.

Cependant, oubliant les heures fugitives,
On alloit commencer le bal le plus bruyant.
Déjà je me levois, quand derrière ma chaise,
J'entends crier, du ton du sentiment,
„Je ne m'abuse point, eh! mon Dieu, c'est Thérèse;„
Chacun de demeurer muet d'étonnement:
On regarde; c'étoit mon laquais, mons Laspierre,
Qui peu trompé par ce faste imposteur,
Dans la moderne financière,
Venoit de retrouver sa sœur.
Un autre, en cette conjoncture,
Auroit promis avec humeur,
De ne plus se trouver à pareille aventure:
Pour moi, je le dis de grand cœur,
J'aime assez les maisons où l'égalité brille.
Si l'on veut bien souper, comment faire autrement?
Car chez les riches d'à-présent,
Maîtres et gens sont tous de la même famille.

Sur des Patineurs.

Sur un frêle crystal l'hiver guide leurs pas;
Le précipice est sous la glace:
Telle est de nos plaisirs la légère surface;
Glissez, Mortels; n'appuyez pas.

LA RAISON ENIVRÉE PAR L'AMOUR.

Ode anacréontique.

La raison, sous une treille,
Vit un jour l'Enfant ailé,
Qui de sa coupe vermeille
Choquoit la coupe d'Eglé.

Mes enfans , craignez , dit-elle ,
Craignez les dons de Bacchus !
Par sa liqueur infidelle
Bientôt vous serez vaincus.

Ma bonne , répond l'espiègle ,
Vous parlez bien ; grand merci !
Vos conseils seront ma règle ;
Mais buvez un coup aussi.

En vain la grondeuse élude :
Amour la presse en riant ;
Et d'étourdir une prude
Bacchus est impatient.

La Raison , prenant un verre ,
Plein du nectar ennemi ,
De si près lui fait la guerre ,
Qu'elle le vide à demi.

Dans sa docte véhémence
Contre un jus pernicieux ,
Elle achève et recommence ,
Trouvant qu'elle en parloit mieux.

Grâce au breuvage perfide ,
La Raison , toujours parlant ,
Heureuse qu'Amour la guide ,
S'en revient en chancelant.

Epigramme.

La fortune en vain m'est cruelle ,
Crioit avec orgueil un sage prétendu :
Je sais , pour m'affermir contre elle ,
M'envelopper de ma vertu.
Voilà , dit un railleur , voilà ce qui s'appelle
Etre légèrement vêtu.

G A S C O N N A D E.

Un jour certain gascon me contoit une histoire
 Un gascon! bon auteur; et chacun doit y croire.
 „ Cet hiver, disoit-il, ferme comme un terrain,
 Le froid avoit des eaux fait un glissant chemin;
 Porté sur deux patins, j'effleurois leur surface,
 Né présumant aucun danger.
 Jé suis extrêmement léger,
 Mes pas n'imprimoient nullé trace.
 C'étoit plaisir que de voir mes élans!
 Jé paroissois lé disputer aux vents;
 Comme eux je voltigeois, et Dieu sait quelle grâce!
 Quand tout-à-coup, dessous mes piéds j'entends,
 Cric, crac! . . . et mé voilà dedans.
 Il n'est point là dé vaillance qui fasse,
 Et, cadédis! d'abord j'eus peur . . . un peu.
 Entre la glace et l'eau, trouvant à la fin place
 Jé vis qué cé n'étoit qu'un jeu,
 Qu'une terreur panique, et jé nage, jé nage;
 Mais en vain, malgré mon courage.
 Je ne pus retrouver le trou,
 Lé seul précisément par où
 Jé venois de quitter si brusquement le monde.
 Dans cette rétraite profonde
 Qué fis-je, pour sortir de ce danger mortel?
 Tranquillément j'attendis le dégel. „

L E S D E U X R O S E S.

F a b l e.

Un jour, dans un joli boudoir,
 J'entendis converser deux roses;
 Toutes deux charmantes à voir
 Me paraissaient fraîches écloses.

La première devoit à l'art
Le vif éclat de sa parure;
La seconde tenoit sans fard
Son incarnat de la nature.

Peux-tu te comparer à moi,
Disoit la rose artificielle ?
Un jour voit tout périr en toi;
Moi je vis comme l'immortelle.
Image de la volupté,
A W . . . je dois ma naissance;
Dans les cheveux de la beauté
Je m'étale avec élégance.

Je suis loin d'envier ton sort,
Répond la rose printanière
Je péris; mais, avant ma mort
J'embaume le lit de Glicère.
Pour son bonheur, dès le matin,
Le doux zéphir me fit éclore;
As-tu, comme moi, dans ton sein,
Reçu les perles de l'aurore ?

Rose des champs avoit raison,
Vénus préside à sa naissance;
Du printemps l'heureuse saison
Embellit sa douce existence.
L'autre rose, au premier regard,
M'avoit séduit par la peinture.
J'admire un chef-d'œuvre de l'art,
J'aime celui de la nature.

É N I G M E.

[Dans ce vaste univers, tout travaille par moi:
Je gouverne à mon gré le berger et le roi,

Je suis tout-à la fois séduisante et volage ;
D'un guerrier au combat j'enflamme le courage ,
D'un poëte inspiré je nourris les transports ,
Par moi le matelot sait braver mille morts ,
Je sais du malheureux adoucir la misère ,
Mais sur-tout aux vieillards j'ai le pouvoir de plaire
Un même instant me voit et renaître et mourir ,
Aux regards des mortels j'embellis l'avenir ,
L'impossible par moi paroît souvent facile ,
Sans moi vivre seroit une charge inutile ,
Enfin si tu n'étois séduit par mes appas ,
Pour me trouver , lecteur , tu ne rêverois pas.

LOGOGRIPE.

Je n'offre mes traits aux humains
Que sous le voile du mystère.
Ainsi le desire mon père,
Ainsi l'ont voulu les destins.
Si je parle, c'est en figure ;
Tous les êtres de la nature
Déposent leurs noms sous mes mains.
Par une étonnante foiblesse ,
Je me plais à parler sans cesse
De mes pieds , de leurs agrémens.
J'en ai dix ; et leur assemblage
Forme des êtres très plaisans :
Deux oiseaux dont l'aigre ramage
Importune tous les passans ;
Ce dont le chantre de la Thrace
Lorsqu'il déplorait sa disgrâce ,
Tiroit des sons si ravissans ,
Qu'il toucha Pluton par ses chants ;
Le monstre idéal et vorace ,
Qui fait tant de peur aux enfans ;

Un fruit, un terme de musique,
Le sédiment d'une liqueur bachique,
Les noms de deux départemens,
Ceux d'un fleuve et d'une rivière;
Cette précieuse matière,
Que l'on desire avec ardeur,
Un des élémens de la bière,
Ce que fait le législateur,
Cette fête impure et grossière,
Que célébroit la Grèce entière,
Par de noirs excès de fureur,
Enfin l'opposé de meilleur.

C H A R R A D E.

Dans mon premier
Souvent un riche se promène;
Dans mon dernier
On peut aussi se promener;
Menant mon tout on se promène,
Mais avec beaucoup plus de peine
Qu'en mon premier.

Le mot de l'Enigme du précédent Numéro est:
Eventail. — Celui du Logogriphe est: *Nil*, fleuve
(où l'on trouve: *il*, *L* (chiffre romain) et *lin*). —
Celui de la Charrade est: *Vingt-quatre*.



est:
heure
)-